

REVUE DE PRESSE

PRESSE ÉCRITE

- L'Echo** - Mélanie Noiret - 19/02/15
- Le Soir** - Catherine Makereel - 20/02/15
- Le Soir** - Catherine Makereel - 24/02/15
- Moustique** - Éric Russon - 04/03/15
- Metro** - Nicolas Naizy - 19/02/15

WEB

- Mad.be** - Catherine Makereel - 18/02/15
- AZ-ZA** - Éric Russon et Frédéric Decoux - 26/02/15
- Rue du Théâtre** - Suzanne Vanina - 23/02/15
- Agenda Magazine.blog** - Gilles Bechet - 12/02/15
- Culture Remains** - Florence Laruelle - 21/02/15
- Sipario** - Attilio Moro - 26/02/15
- Demandez le programme** - Catherine Sokolowski - 17/02/15
- Plaisir d'offrir** - Muriel Hublet - 18/02/15
- Les feux de la rampe** - Roger Simons - 19/02/15

RADIO

- RTBF** - La Première - «Entrez sans frapper» - Jérôme Colin et Xavier Vanbuggenhout - Entrez sans frapper - 11/02/15
- RTBF** - Musiq'3 - «Chez soi» - François Caudron - 24/02/15
- BEL RTL** - Antoine Peret - L'information culturelle - 06/03/15

Contact presse: Anouchka Vilain

1a, Chemin du Gymnase - 1000 Bruxelles - 00.32.2.647.27.26. - presse@poch.be





Les tréfonds de la folie ou les méandres de la raison?

Avec son adaptation de «La Pensée» de Léonid Andreïev, Olivier Werner transpose sur la scène la frontière floue et très socialement établie qui sépare la folie de la raison.

Seul dans une pièce aux murs nus et aveugles, un homme silencieux arpente l'étroit espace qui lui est apparemment alloué. Le gris uniforme et terne de son vêtement associé à l'environnement ne laisse planer aucun doute: cet homme qui tourne et tourne encore, longeant les murs froids en cent et mille pas, ne peut être que prisonnier. Quand enfin il prend la parole, c'est pour s'adresser à «Messieurs les experts». Assis devant lui, le public, finalement silencieux, hypnotisé par son circuit elliptique et son extrême concentration, se voit attribuer ce nouveau rôle inattendu. Ainsi mobilisés, les spectateurs apprennent qu'ils sont présents en tant qu'experts médicaux invités à juger, au sein d'un asile psychiatrique, du sort de l'individu qui les apostrophe. Alors, asile ou prison à vie pour ce meurtrier? Est-il fou ou responsable de ses actes ce docteur Kerjentsev qui, le 11 décembre 1900, a tué son meilleur ami?

Le creuset d'un acte

Pendant une heure trente, le personnage remonte le fil du temps et analyse littéralement de manière clinique la genèse de son meurtre. Face à ceux qui détermineront la nature de son cas, l'acteur Olivier Werner (alias le docteur Kerjentsev), établit les causes et les méthodes de ses agissements avant, pendant et après le meurtre.

Une autoanalyse subtile et cruelle. L'homme est sans conteste intelligent, abject, froid, dominateur et manipulateur. Au fil de son monologue, il plonge toujours davantage dans une folie qui frise la lucidité la plus claire... et inversement. Voici donc un jeu d'esprit troublant, une perte de repères inquiétante, une partition que manie avec beaucoup de souplesse et d'intensité Olivier Werner dans ce seul en scène. Une performance physique et psychologique avec cette interrogation: «Je suis qui? Un fou qui se justifie ou un homme sain d'esprit en train de se rendre fou? Aidez-moi, vous! Les grands savants! Que votre autorité fasse pencher la balance d'un côté ou de l'autre et qu'elle réponde à cette question terrifiante.»



«La Pensée» est tirée d'une nouvelle de l'auteur russe Léonid Andreïev (1871-1919). Photographe puis avocat, il a puisé dans les faits divers une part de son inspiration. Ses œuvres, lues et jouées, ont connu pendant un temps un certain succès, mais leur auteur tombe peu à peu dans un oubli qui le conduit à une tentative de suicide ratée. Olivier Werner a traduit et adapté «La Pensée» pour offrir cette interprétation exigeante et schizophrène. «Mais ne sentez-vous pas une chose étrange? Quand je vous démontre que je suis fou, vous me trouvez sain d'esprit et quand je vous démontre que je suis sain d'esprit, vous me prenez pour un fou.»

Afin d'installer encore davantage son public dans sa fonction d'expert et de juge, l'acteur accueille avant chaque représentation 10 spectateurs dans sa loge: «Comme le texte de la pièce est très parlé, très adressé, cet échange avant spectacle me permet de gommer la frontière qui les sépare de moi avant la représentation. Et puis cela permet de leur rappeler qu'au théâtre, l'échange est dans les deux sens.»

«La Pensée», d'après une nouvelle de Léonid Andreïev. Adaptation, conception et jeu par Olivier Werner. Au Théâtre de Poche, jusqu'au 7 mars.

Mélanie Noiret

Le 19 février 2015





Guillaume Canet sera un moment dans le Corps de 1967 pour le film *Le cadavre*, produit par Netflix, qui sortira en 2016, a-t-il dit.

- Une troupe qui mêle des patients aux troubles psychiques à des artistes un peu fous.
- Une pièce qui plonge au cœur de la folie avec une lucidité affolante.
- Un duo qui s'est immergé en hôpital psychiatrique pour réurgiter une saine divagation.
- Le théâtre est fou à lier. Allié ?

Froid appelait l'inconscient, « l'autre scène ». Du théâtre psychique au théâtre des artistes, il n'y a pas des kilomètres mais, au contraire, un terrain commun de l'épuration des passions. D'un côté, la psychanalyse vise à rejouer les scènes traumatiques du patient en espérant qu'ils puissent un jour vivre avec. De l'autre, le théâtre nous met face à nos propres histoires, à nos angoisses et conflits intérieurs, comme une tentative de reformulation de nos pulsions enfouies. Les comédiens portent, tels des Atlas, les drames sociaux ou familiaux généralement refoulés. Outre ce même terrain de la catharsis, l'histoire de l'art regorge de grands noms flirtant intimement avec la folie. Artaud, Van Gogh, Séraphine de Senlis : tous ont entretenu le mythe d'un artiste qui ne peut être tout à fait sain d'esprit.

Dans *La Troupe du Possible*, on refuse de mettre des étiquettes. Certains viennent de la psychiatrie, avec des troubles schizoïdes ou psychotiques, d'autres viennent du conservatoire, mais tous se rejoignent sur la pièce *Le monde du rien*. Parce qu'être sur un plateau, c'est exister. En soi, c'est déjà thérapeutique, qu'on soit un artiste diplômé ou pas. C'est le cas de Natacha, comédienne, qui suit une psychanalyse depuis 10 ans et trouve dans la Troupe du Possible une manière de prolonger ce travail sur soi. « Travailler les émotions, par la danse ou par l'écriture, permet de mieux se connaître,

L'histoire de l'art regorge de grands noms flirtant intimement avec la folie : Artaud, Van Gogh, Séraphine de Senlis...

affirme la jeune femme. Quand on arrive dans la troupe, on ne sait pas qui est qui. On se découvre, sans jugement. On se réidentifie pas comme artiste ou non, ce qui met moins de pression. » A ses côtés, Christine a un parcours plus douloureux. C'est à la clinique Pond'Roy, où est née la Troupe du Possible en 2003, que Christine découvre les ateliers de Farid Ousangane. En dépression profonde, elle trouve un certain apaisement dans cette parenthèse artistique. « Ça change les idées et ça réchauffe l'esprit, dit-elle avec un faible sourire. Aujourd'hui, je suis plus autonome. Je vis seule et je me rapproche du théâtre. C'est une manière d'entreprendre quelque chose. Et puis, il y a l'esprit de troupe. » Si la Troupe du Possible a démarré en hôpital psychiatrique, pour aider les participants à passer du statut d'« objet de soins » à celui d'acteur, elle s'est aujourd'hui émancipée de l'institution et de l'aspect social pour privilégier la dimension artistique.

Basés au Club Antonin Artaud à Bruxelles, les ateliers attirent une trentaine de personnes, certaines séduites par une approche théâtrale non académique et d'autres, parce qu'elles sont en période de crise. « Leur point commun aurait de résister à un état de normalité, » résume Farid Ousangane, membre de l'École belge de psychanalyse et metteur en scène de la dizaine de pièces déjà créés par la Troupe du Possible, du Poche à l'Océan Nord. La dernière, *Le monde du rien*, se revendique aussi bien du théâtre brut que du dadaïsme, mêlant le slow art, la danse contemporaine, le chant lyrique, le tissu aérien, ou encore le buto. « Je réjette les diagnostics. Comment travailler avec quelqu'un qu'on aurait définitivement classé dans la case psychotique ? Sur la trentaine qui est sur scène, la moitié est issue de la psychiatrie mais c'est avec ceux qui tiennent du conservatoire que c'est plus difficile parfois. Avec eux, je dois déconstruire un tas de codes parce qu'ils ont moins l'habitude de se questionner, de se représenter, d'affronter ce qu'ils ont dans les tripes. » Paris a vu passer des histoires pas banales dans ses ateliers, certains cas qui avaient mis en échec tous les pays de la capitale, mais s'épanouissaient sur le plateau. « Les pays qui les ont sur le divan ou en psychiatrie nous disent que les ateliers orientent un lecteur de travail. » Au-delà des résultats thérapeutiques, ils offrent simplement un chemin vers soi, qui peut, accessoirement, aider à vivre mieux. ■

CATHERINE MAKERIEL

Le monde du rien les 3 et 4 avril au Théâtre Viala, 75 rue du Sapin, Bruxelles.

Jouer à perdre la raison

SCÈNES Trois spectacles questionnent la folie



Dans la Troupe du Possible, on ne met pas d'étiquettes. Qu'ils soient suivis ou non par un psy, tous ont un petit grain de folatisme.

LA PENSÉE

Dans la tête du tueur

On aurait bien vu Jack Nicholson dans ce rôle mais on est au théâtre et c'est Olivier Werner qui endosse le personnage trouble de *La Pensée*, adaptée de Leonid Andreiev. C'est l'histoire d'un médecin qui a assassiné son meilleur ami et qui, interné dans un hôpital psychiatrique, va lui-même écrire un rapport destiné aux experts qui doivent décider s'il mérite la prison ou l'asile. En rédigeant ce rapport, il va plonger en toute lucidité dans sa propre folie. C'est à l'écriture de ces feuillets qu'il va définitivement perdre la raison. Car plus la parole se dépie, plus elle semble lui échapper. Chaque soir, le comédien et metteur en scène corvie 10 spectateurs dans sa loge avant le spectacle, afin de les mettre en condition. Frissons garantis ! Le 26 février, le traditionnel rendez-vous du bar se fera avec un psychiatre formée en criminalistique et qui a travaillé trois ans en milieu carcéral.

C.M.A.

La Pensée du 17 février au 7 mars au Théâtre du Poche, Bruxelles.



Olivier Werner perd pied dans « La Pensée » et Sophie Wasmant porte, ci-dessus, le sublime « Ha TahMedwal », cri d'alarme sur la réalité des traitements psychiatriques. © C.A.

au National Une plongée saisissante parmi les « fous »

CRITIQUE Du théâtre comme on l'adore parce qu'il met les pieds dans le plat, qu'il vous relâche tourneboulé, et parce qu'il tord le corps des comédiens pour mieux esoter notre corps social et lui faire dégorger ce qu'il a de plus tabou et moisi en lui. Avec *Ha TahMedwal*, Sophie Wasmant et Romain Vaillant ouvrent nos yeux sur la douloureuse et silencieuse réalité des traitements psychiatriques aujourd'hui. Sur ces « fous » que l'on ne saurait voir, réduits à la camisole de force, ou plus souvent, à la camisole chimique, bien pratique pour déculpabiliser toute la société. Les deux comédiens ont passé plusieurs mois dans des institutions spécialisées, de la clinique psychiatrique de La Borde en France au centre de psychothérapie

institutionnelle La Devinatoire à Bruxelles, où l'on fait le pari d'aborder la folie de manière plus humaine. Tous deux se sont imprégnés de ces expériences pour les réurgiter, avec une justesse hallucinante, sur le plateau.

Dès le premier tableau, tout est dit. En slip et sous-pail écriqué, Sophie Wasmant avance son corps recroquevillé, pétrifié, le visage mangé par une grimace, une sorte de cri muet, de barillement figé. C'est d'abord et avant tout cette recherche corporelle des deux comédiens qui force le respect. L'un et l'autre sont soufflants de vérité dans leur corps aux contorsions incontrôlées, aux balancements angoissés. Un mimétisme corporel jamais moquer mais qui nous laisse imaginer les démons qui peuplent ces têtes,

la douleur qui génère l'enfermement mental. Leur irrévérencie (Sophie qui se lance dans un récit macabre d'Orphée et Eurydice ou Romain qui choppe les tics obsessionnels de sa voisine) provoque des rires nerveux dans la salle parce qu'il faut bien expulser la gêne que suscite cette performance jusqu'au-boutiste. Tout cela aurait pu être fort lugubre mais un magnifique contrepoint musical, du piano en live à une bande-son entêtante, rend l'expérience poignante.

La deuxième partie, plus narrative, se fait plus directe pour dénoncer l'abus des traitements chimiques et certaines conditions inhumaines d'enfermement, dignes du siècle dernier et pourtant toujours en cours à l'heure actuelle. Pour lancer un appel équilibré, à une approche plus humaniste

de la maladie mentale, qui prendrait le risque de la liberté dans la folie, pour accompagner, plutôt que de médicaliser ces « fous », jusqu'au cœur de leurs angoisses. Là encore, le propos n'est pas appuyé mais évoqué par une mise en scène sur le fil du rasoir. Les ébats d'une marionnette à taille humaine, les yeux vides et la bouche noire ouverte en un supplice béant, expriment aussi bien la désambambulation du milieu psychiatrique que la scène finale d'une comédienne mise à nue de la manière la plus impudique qui soit, fragile, désarmée, les lèvres blânnées de glaise, mais emportée dans un ballet plein d'espoir. ■

CATHERINE MAKERIEL

Ha TahMedwal du 3 au 14 mars au Théâtre National, Bruxelles.



GIN



27



Dans la tête du tueur

On aurait bien vu Jack Nicholson dans ce rôle mais on est au théâtre et c'est Olivier Werner qui endosse le personnage trouble de *La Pensée*, adaptée de Leonid Andreïev. C'est l'histoire d'un médecin qui a assassiné son meilleur ami et qui, interné dans un hôpital psychiatrique, va lui-même écrire un rapport destiné aux experts qui doivent décider s'il mérite la prison ou l'asile. En rédigeant ce rapport, il va plonger en toute lucidité dans sa propre folie. C'est à l'écriture de ces feuillets qu'il va définitivement perdre la raison. Car plus la parole se déploie, plus elle semble lui échapper. Chaque soir, le comédien et metteur en scène convie 10 spectateurs dans sa loge avant le spectacle, afin de les mettre en condition. Frissons garantis ! Le 26 février, le traditionnel rendez-vous du bar se fera avec une psychiatre formée en criminalistique et qui a travaillé trois ans en milieu carcéral.

C.MA.

La Pensée du 17 février au 7 mars
au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Catherine Makereel
Le 20 février 2015



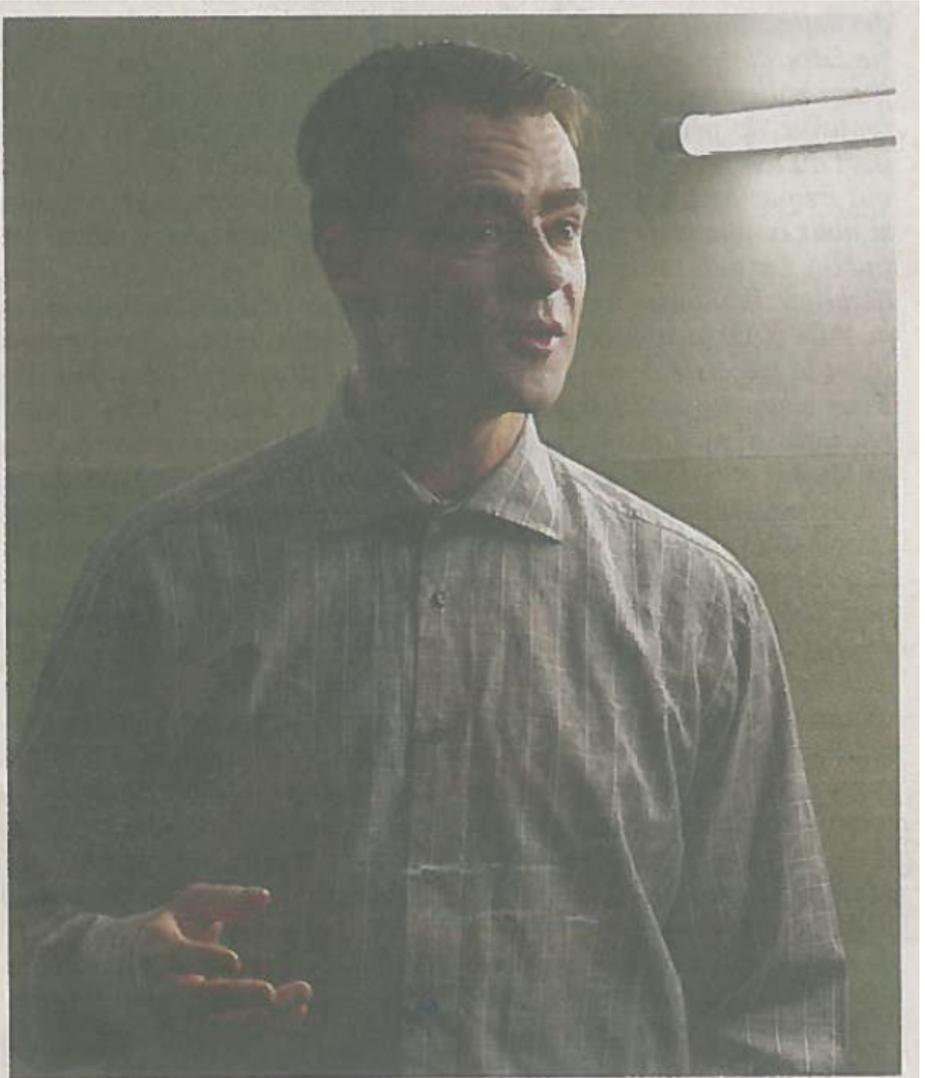
LE SOIR

Sur les sables mouvants de la démence

SCÈNES « La pensée », seul en scène troublant au Théâtre de Poche

CRITIQUE

Votre épine dorsale va en voir de toutes les couleurs. Malgré ses froides tonalités grises, *La pensée* d'après Leonid Andreïev vous flanque toute une palette de frissons. Sobre et intimiste, le seul en scène fonctionne comme le plus captivant des thrillers. Tout commence, pour ceux qui le souhaitent, dans la loge du comédien Olivier Werner. Là où d'autres plongent dans une concentration extrême, dans toutes sortes de rituels pour se conditionner au terrifiant passage sur le plateau, Olivier Werner fait le choix inverse. Déjà habillé et maquillé de ce teint blafard qui n'augure rien de bon sur la santé mentale de son rôle, le comédien accueille, à 20 heures tapantes, une dizaine de spectateurs dans sa loge, démystifiant d'emblée ce sacro-saint refuge de l'artiste. En toute simplicité, et sur le ton de la confiance, il nous livre quelques clés sur le texte et le personnage qu'il s'apprête à endosser, seul, pendant une heure trente, comme on



Olivier Werner est le Docteur Kerjentsev. © DR.



traverse un long et menaçant tunnel dans lequel on n'a pas d'autre choix qu'avancer, quelles que soient les rencontres qu'on y fait.

L'idée est géniale parce qu'elle casse le mur entre son personnage et les spectateurs. Ce Docteur Kerjentsev, dont on va suivre le perturbant cheminement psychique, ce pourrait être nous. Cet homme, meurtrier aux motivations troubles, dont le basculement dans la folie se fait de manière presque imperceptible, ce pourrait être vous. C'est l'impression qui persiste quand, assis plus tard dans les premiers rangs, on découvre le parcours d'un homme, médecin arrogant et beau parleur, qui a tué son meilleur ami et se retrouve interné dans un hôpital psychiatrique. Depuis sa cellule, il s'adresse aux experts médicaux chargés d'observer son cas et d'écrire un rapport qui permettra de statuer sur son sort : l'asile ou la prison à vie. Dans ce huis clos au décor métallique oppressant, il va serpenter dans le tortueux labyrinthe de sa

propre pensée. À force d'appliquer la plus féroce lucidité à ses souvenirs et à la narration des faits, il va véritablement sombrer dans la folie. « *Quand je démontre que je suis fou, vous me trouvez sain d'esprit et quand je vous démontre que je suis sain d'esprit, vous me prenez pour un fou.* » C'est justement cette frontière poreuse, mouvante, entre folie et lucidité, qui rend la performance d'Olivier Werner fascinante. Des petits riens – un regard oblique, un sourire vaseux, un geste incontrôlé, un air de bête de cage – font sans cesse dérailler notre perception : est-il fou ? A-t-il simulé la démence ? C'est une partition virtuose, dans une langue précise, ironique et tranchante, exigeante et passionnante, que déroute Olivier Werner, sorte de Hitchcock en plus bavard et retors. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 7 mars au Poche, Bruxelles.
Rendez-vous au bar le 26 février pour
un débat avec une psychiatre formée
en criminalistique. www.poch.be

Catherine Makereel
Le 24 février 2015



LA PENSÉE

THÉÂTRE

☆☆☆ Un homme, médecin de son état, a tué. Dans un accès de folie. Dit-il. Il attend une décision d'experts qui doivent statuer sur son sort: prison à vie ou internement dans un asile. Cet homme va nous raconter qu'il n'est pas fou, que cela fait partie d'un plan, qu'il a simulé un pétage de plomb pour commettre son crime. Mais à mesure qu'il s'explique, une vraie folie apparaît dans son comportement et sa logorrhée verbale. Adaptée d'une nouvelle du Russe Leonid Andreïev, *La pensée* se penche sur cette frontière floue entre les fous et les sains d'esprit. Si floue qu'on se demande si elle existe vraiment. Cette plongée dans les affres d'un raisonnement malade aurait pu être aussi ennuyeuse qu'une conférence sur l'histoire de la camisole de force. Mais le comédien Olivier Werner rend la chose passionnante, s'amusant à être le comédien qui joue un type qui, lui-même, fait semblant d'être dingue. Belle mise en abyme. - E.R.

➔ JUSQU'AU 7/3. Théâtre de Poche. www.lepoche.be



Éric Russon
Le 04 mars 2015





Sur les planches cette semaine



En 1900, à la veille de son procès, le Docteur Kerjentsev fait les cent pas dans cette cellule de confinement éclairée de manière blafarde. Calme et précis, il s'apprête à exposer aux experts venus l'ausculter, les raisons qui l'ont poussé à tuer son meilleur ami. Appliqué et presque bienveillant, l'homme décrit étape par étape son modus operandi: se faire passer pour fou, commettre l'irréparable et guérir en échappant « au châtement légal ». Mais au fil de sa démonstration à la lumière changeante, c'est un être profondément troublé que nous découvrons, jaloux, incompris, misanthrope. Est-il l'homme sain d'esprit qu'il prétend être ou a-t-il finalement sombré dans la folie qu'il souhaitait singer? Sa confession va le troubler autant qu'elle impressionne le public. Le jeu d'Olivier Werner -traducteur, adaptateur et metteur en scène de ce spectacle- fascine. Le spectateur est pris d'effroi devant le souci calculateur de ce personnage et ses accès de colère contrôlée. Sans poésie inutile mais diablement bien écrit, le texte de Léonid Andreïev parvient à nous mettre en empathie autant qu'il fait diversion sur les arcanes troublées de ce personnage inquiétant.

Nicolas Naizy
Le 19 février 2015





Votre épine dorsale va en voir de toutes les couleurs. Malgré ses froides tonalités grises, La Pensée, d'après Leonid Andreïev, vous flanque toute une palette de frissons. Sobre et intimiste, le seul-en-scène fonctionne comme le plus captivant des thrillers.

Tout commence, pour ceux qui le souhaitent, dans la loge d'Olivier Werner. Là où d'autres plongent dans une concentration extrême, dans toutes sortes de rituels pour se conditionner au terrifiant passage sur le plateau, le comédien fait le choix inverse. Déjà habillé et maquillé de ce teint blafard qui n'augure rien de bon sur la santé mentale de son rôle, le comédien accueille, à 20 heures tapantes, une dizaine de spectateurs dans sa loge, démystifiant d'emblée ce sacro-saint refuge de l'artiste. En toute simplicité, et sur le ton de la confiance, il nous livre quelques clés sur le texte et le personnage qu'il s'apprête à endosser pendant une heure trente, comme on traverse un long et menaçant tunnel, dans lequel on n'a pas d'autre choix qu'avancer, quelles que soient les rencontres qu'on y fait.

L'idée est géniale parce qu'elle casse le mur entre son personnage et les spectateurs. Ce Docteur Kerjentsev, dont on va suivre le perturbant cheminement psychique, ce pourrait être nous. Cet homme, meurtrier aux motivations troubles, dont le basculement dans la folie se fait de manière presque imperceptible, ce pourrait être vous.

C'est l'impression qui persiste quand, assis plus tard dans les premiers rangs, on découvre le parcours d'un homme, médecin arrogant et beau parleur, qui a tué son meilleur ami et se retrouve interné dans un hôpital psychiatrique. Depuis sa cellule, il s'adresse aux experts médicaux chargés d'observer son cas et d'écrire un rapport qui permettra de statuer sur son sort : l'asile ou la prison à vie.

Dans ce huis clos au décor métallique oppressant, il va serpenter dans le tortueux labyrinthe de sa propre pensée. A force d'appliquer la plus féroce lucidité à ses souvenirs et à la narration des faits, il va véritablement sombrer dans la folie. « Quand je démontre que je suis fou, vous me trouvez sain d'esprit, et quand je vous démontre que je suis saint d'esprit, vous me prenez pour un fou. »

C'est justement cette frontière poreuse, mouvante, entre folie et lucidité, qui rend la performance d'Olivier Werner fascinante. Des petits riens – un regard oblique, un sourire vaseux, un geste incontrôlé, un air de bête de cage – font sans cesse dérailler notre perception. Est-il fou ? A-t-il simulé la démence ? C'est une partition virtuose, dans une langue précise, ironique et tranchante, exigeante et passionnante, que déroule Olivier Werner, sorte de Hitchcock en plus bavard et retors.

Catherine Makereel

Le 18 février 2015



Une Pensée brillante, et brûlante

Par **Suzane VANINA**

Que voit-on ? Un animal en cage qui aurait le cerveau d'un génie humain ? Une rencontre au sommet entre un grand acteur et un texte à sa mesure !

Un homme est seul en scène, et le restera: l'acteur Olivier Werner. Il marche de long en large comme un ours en cage. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Il incarne véritablement un homme d'apparence "normale", un médecin, qui a commis un acte monstrueux et se trouve dans un lieu carcéral dont l'impression glaçante et oppressante saisit dès l'entrée : des néons, un sol fait de grillage, une petite porte sans poignée, mais pas de quatrième mur; l'homme nous fixe parfois, s'arrêtant dans son va-et-vient hypnotique.

"Je perds la raison": une phrase toute faite, souvent entendue et... sans consistance car mon pauvre ami, l'as-tu jamais eue, "la Raison" ? Qu'est-ce que cette "Raison"? C'est ce que semble laisser comme conclusion ce bon docteur Kerjentsev, assassin de son meilleur ami, devant témoin, l'épouse de la victime.

Et ce n'est pas un cas acceptable d'euthanasie charitable. Pas du tout. Si Ignatievitch Kerjentsev a massacré un homme, c'est à la suite d'un projet longuement prémédité, soigneusement préparé. Assassin passionnel pour cause de jalousie, d'amour déçu ? Ou simulateur de génie, adepte du geste gratuit ? C'est loin d'être aussi simple !

Sans arrogance mais avec une bonne dose de narcissisme, il s'adresse aux spectateurs, en les désignant comme experts, ces experts médicaux chargés d'observer son état mental afin de rédiger un rapport circonstancié qui, ensuite, permettra à la Justice de statuer sur son sort. Est-il fou ou pas et risque-t-il l'asile ou la prison à vie ? Surprenant : il préférerait la prison pour, en bon scientifique qu'il est, y étudier le comportement des hommes ! L'asile consacrerait son état de folie, un diagnostic qu'il se refuse à poser sans auto-examen préalable !

Il utilisera alors ses capacités médicales pour se livrer à une longue introspection. Il voudra se souvenir du moindre détail, raconter les préliminaires de l'Acte fatal jusqu'à ses suites, explorer ses motivations les plus profondes, pour ensuite, tenter d'expliquer le fonctionnement et les mécanismes complexes de sa..."Pensée". Esprit fin, intelligence acérée, il désire mettre des mots, et des plus précis, sur ce qu'il ressent : culpabilité, lucidité, démence... À force de vouloir décortiquer, cerner le problème, il s'y perdra et son incarcération physique se transformera en prison mentale torturante.

Ce qui tient véritablement de la performance athlétique et d'un grand moment de création qui devrait exiger une concentration préalable, l'acteur les fait précéder d'un petit entretien décontracté dans sa loge avec une dizaine de personnes...

Olivier Werner est non seulement un acteur exceptionnel, mais il est encore son propre metteur en scène et il a traduit et adapté cette nouvelle de Leonid Andreïev qui a pour base huit feuillets attribués au Dr Kerjentsev.

Alors qu'il s'agit d'un flux de paroles, d'emportements et de passages à vide, d'errances et de fulgurances, l'acteur relève le défi d'un monologue d'une heure quarante dont on ne perd pas une seconde, avec une énergie et une présence tout bonnement époustouflantes.

Suzanne Vanina
Le 23 février 2015



Olivier Werner dans l'antre de la folie



Que se passe-t-il dans la tête de quelqu'un qui perd la raison, à quel moment bascule-t-on dans la folie ? Le comédien et dramaturge français Olivier Werner poursuit son exploration de l'enfermement en adaptant un texte du poète russe Leonid Andreïev où un homme tente de justifier par la folie le meurtre de son meilleur ami.



Qu'est-ce qui vous fascine dans l'enfermement au point d'en faire une trilogie théâtrale?

Olivier Werner: L'enfermement est souvent une métaphore assez intéressante. On ne sait jamais si c'est le lieu qui génère l'identité des personnages ou si le lieu est une projection de leur identité. Quand on est enfermé, dans une surface réduite, il faut bien se libérer. Si le corps ne peut pas bouger, la tête est souvent soumise à des pressions très fortes. Que le personnage soit quelqu'un de seul ou qu'il s'agisse de deux personnes amenées à cohabiter violemment, il y a du conflit dans le crâne, il y a une hyperactivité mentale. On a besoin de trouver sa liberté quelque part. Et ça, au théâtre, c'est générateur d'énormément de fiction.

C'est un spectacle sur la pensée mais surtout sur la parole qui en devient son exutoire?

Werner: Le personnage de la pièce va prendre la parole pour essayer de s'autodiagnostiquer et justifier son geste devant des experts médicaux chargés de statuer sur son sort. À partir du moment où il verbalise, où il prend la parole, il tombe sur sa propre folie. On a le monologue d'un type qui s'imagine avoir perdu la raison. Un monologue qui dure plus d'une heure et demie fonctionne aussi sur la fatigue et sur l'épuisement de la parole. Au bout d'une heure, il ne contrôle plus véritablement ce qui sort de sa bouche, il y a une espèce d'ivresse des images contrôlées par la parole. Je trouvais ça intéressant théâtralement qu'il s'adresse aux experts médicaux et que le public devienne un vrai partenaire. Un partenaire silencieux mais un partenaire.

Avant le spectacle, vous accueillez dix personnes dans votre loge. Quel est le sens de cette démarche?

Werner: Je parle aux gens. Je suis déjà prêt, maquillé et je leur dis quelle est l'origine de cette parole-là, pourquoi cet homme parle, à qui va-t-il parler et de quoi va-t-il se rendre compte en cours de route. Je donne deux ou trois éléments de lecture du spectacle et je leur dis que ma parole leur est vraiment adressée, qu'elle leur donne un rôle qui n'est pas seulement de se considérer comme consommateurs d'un spectacle. C'est aussi une manière pour moi de créer un lien avec quelques personnes dans le public que je peux reconnaître après. Ce sont des points d'appui qui vont m'aider à construire parce qu'il n'y a pas mon spectacle d'un côté et le public de l'autre. Je peux ainsi commencer à créer un lien avec les gens et leur dire que la manière dont ils vont me regarder ou pas - les gens sont libres - aura une incidence sur la manière dont moi je vais leur parler. C'est pareil dans la vie, quand on raconte une histoire à quelqu'un, l'attention qu'il vous accorde ou non a des répercussions sur le contenu de ce que vous dites.

Gilles Bechet

Le 12 février 2015



Culture Remains

Olivier Werner explore l'enfermement mental dans son adaptation d'une nouvelle foudroyante de Leonid Andreïev, *La Pensée*. Avec cette œuvre, Werner signe le second volet du triptyque de FORAGE après *After the end* de Dennis Kelly et avant *La coquille* de Moustafa Khalifé. Aux yeux du metteur en scène-adaptateur-interprète, l'intérêt scénique du thème de l'enfermement réside dans l'énergie vitale et changeante qu'il mène à déployer. Dans un élan irréprouvable de liberté, un homme en captivité tente d'échapper à sa détention par le mental, inévitablement.

Une sentence veut que les gens bien portants soient des malades qui s'ignorent. La parfaite santé ne serait donc qu'illusion. Le thème de la folie interpelle tant la frontière entre un esprit dit sain et aliéné s'avère floue. Ce constat éveille inquiétude et effroi chez le plus commun des mortels. Avez-vous un jour eu l'occasion d'observer les prémices d'une aliénation terrifiante chez vous-mêmes ou autrui ? *La Pensée* vous y invite. Auteur russe célèbre au début du XXe, Andreïev s'avère sonder comme personne les anfractuosités sombres de l'esprit. Maxime Gorki, son parrain, dit de lui qu'il était d'une effroyable perspicacité. Dans un journal qu'il tenait à vingt ans, Andreïev écrit : "Je voudrais que les hommes blêmissent d'effroi en lisant mon livre, qu'il agisse sur eux comme un opium, comme un cauchemar, afin qu'il leur fasse perdre la raison, qu'on me maudisse, qu'on me haïsse, mais qu'on me lise... et qu'on se tue".



Alors que les spectateurs s'installent dans la salle du Théâtre de Poche, la pièce a commencé. Dans un décor dépouillé (sol grillagé et éclairage au néon), le personnage tourne en cage en proie à ses réflexions. Sous la forme d'une plaidoirie attestant de sa santé mentale, le Docteur Kerjentsev se prépare à s'adresser à un panel d'experts médicaux. Leur tâche consiste à statuer sur son cas : prison à vie ou internement. Le docteur, qui entretient une haute opinion de sa pensée, expose le plan méticuleux établi par ses soins pour fomenter l'assassinat du plus proche de ses amis. Au cours d'un monologue d'1h35, il s'entretient avec l'audience en ces termes "Messieurs les experts". La lourde mission de jauger l'état mental du sujet incombe dès lors aux spectateurs.

La performance scénique d'Olivier Werner époustoufle tant les nuances d'expressions, tons et attitudes adoptées reflètent la conscience en perdition du Docteur ! La folie émerge à mesure que la pensée se déroule. Se perdra-t-on dans les méandres du discours d'un homme tentant bien que mal d'identifier une démence naissante ?

Double belle découverte : Production Forage et Leonid Andreïev !

À ceux qui n'ont pas vu la pièce, je la leur conseille vivement, ainsi que le crochet par la loge de l'acteur prévu avant chaque représentation. À ceux qui l'ont vue, je suggère la lecture du dossier presse sur le site très bien documenté du Théâtre de Poche.

Florence Laruelle

Le 21 février 2015



Un texte de Leonid Andreïev, interprété par Olivier Werner

De Leonid Andreïev (1871-1919) qui a perdu toute la mémoire, et plus encore était un étranger dans la vie. Avocat de profession, alcoolique invétéré, antitsar et antibolchevique, il acquiert une certaine notoriété dans les années 30 quand Victor Sjostrom, réalisateur Hollywoodien, adapte une de ses histoires (Celui qui reçoit les gifles) dans « larmes de clown », film sans succès. Pour débarrasser cette épaisse couche de poussière qui repose sur les travaux d'Andreïev, Olivier Werner, un excellent acteur français, se met en scène dans un one man show de 1h40 qui finirait par nous ennuyer si le comédien n'était pas aussi talentueux. C'est une merveilleuse mise en scène d'un meurtrier fou qui confesse les raisons de son acte sans accros et sans pause. Andreïev traite d'une histoire vraie dont il fut témoin au tribunal de Leningrad comme avocat. Les aveux de son personnage vibrent au rythme de sa folie incessante (Andreïev mourra d'une folie incurable). A plusieurs reprises dans sa confession, le meurtrier dit qu'il était un acteur ? Une comparaison qui fait réfléchir : Quel est le point commun entre le fou et l'acteur ? Vivent-ils une réalité parallèle ? Une réalité inventée, une fiction ? Dans son rôle de fou, c'est une maladie, dans son rôle d'acteur, c'est une profession. Sauf que l'origine du théâtre est née de la représentation de l'exaltation religieuse, très similaire de ce que nous définissons aujourd'hui par « la folie ». Les conséquences sont différentes, bien sûr, mais l'origine est la même : l'éloignement. L'insistance de Werner sur la similitude de l'état de folie n'est pas une coïncidence. Elle est enrichie d'autres éléments : sa folie meurtrière dans un monde de mots qui ne peut plus dominer et sa longue confession, errant comme un cheval prisonnier. Que serait l'acteur sans ses mots ? bien sûr, sa corporelle resterait mais nous ne serions pas apaisés de ce que nous considérons comme essentiel chez lui : l'agissement.

Attilio Moro
(Traduit de l'italien)
Le 26 février 2015





Extrait du site www.demandezleprogramme.be L'agenda culturel de tous les amoureux de la scène

Où sont les fous ?

Pendant plus d'1h30, Olivier Werner incarne magistralement Ignatievitch Kerjentsev, médecin meurtrier de son meilleur ami, Alexeï Constantinovitch Savelov, un « artiste versatile beau et insignifiant ». Kerjentsev, est-il fou ? Huit experts représentés par le public sont chargés d'examiner ce cas potentiel de folie à la lueur des explications du prévenu. Si Kerjentsev se pose également la question, c'est que le doute est permis, et cette ambiguïté intelligente et subtile tient le spectateur en haleine. Rencontre au sommet entre un texte magnifique et un acteur remarquable.

Dans un espace scénique qui ressemble à une cellule de prison ou d'hôpital psychiatrique, les spectateurs assistent à un duel entre la logique rationnelle et froide d'un médecin doué et la subjectivité habitée de folie d'un homme vexé. Pour tuer, il faut un mobile. Tatiana, la femme d'Alexeï, a des yeux très expressifs. Est-ce un motif raisonnable ? Kerjentsev lui-même semble douter de son état, qui évolue au fil de son récit : « vous ne me croyez pas mais moi non plus, je ne me crois pas ».

A moins que ce ne soit le récit lui-même qui l'entraîne sur le chemin tortueux de la démence ? Rien n'est évident dans ce texte pourtant rigoureux. Les diagnostics de schizophrénie, monomanie ou comportement obsessionnel traversent l'esprit mais ce meurtre a été froidement prémédité par un homme d'une intelligence supérieure.

« Ceux qui disent la vérité sont-ils fous ? » Il s'agit de décider si Kerjentsev doit aller en prison ou être interné. Car si l'accusé était en état de démence au moment des faits, il n'y aurait pas d'infraction. Mais comment définir la normalité et ses limites ? Les fous ne sont-ils pas ceux qui ont imaginé qu'une telle frontière puisse exister ? « Le plus grand prodige c'est la pensée humaine ». Et penser, Kerjentsev le fait admirablement.

Cet homme, prisonnier d'une « hallucinante solitude », semble transparent, curieux de vérité au même titre que ses juges. La prestation d'Olivier Werner est exceptionnelle. Partant d'une traduction mot à mot du texte russe original de Leonid Andreiev (datant du début du 20^{ème} siècle), l'acteur donne sa propre interprétation du personnage, qui se retrouve dépassé par ses propres pensées. La pièce met en évidence la responsabilité des experts judiciaires, chargés de décider si un prévenu est atteint de folie. Il y aurait donc une frontière claire entre les esprits sains et les autres ? Une question qui hante toujours les tribunaux, 100 ans plus tard, lors de procès comme celui de Léopold Storme. Un one-man-show saisissant, à ne pas manquer.

Catherine Sokolowski

Le 17 février 2015



La Pensée

Murs nus, éclairage brut, sol et lit grillagé... une cellule.

Enfermé en asile psychiatrique, soumis à des expertises pour juger de son mental, le Docteur Ignatievitch Kerjentsev, dans un long plaidoyer, affronte les experts.

Il a tué son 'ami' Alexeï Constantinovitch Savelov.

État de démence, coup de folie ou meurtre soigneusement prémédité ?

Dans un intense et subjuguant monologue, il va tenter de nous persuader, nous qui sommes ce fameux jury de sommités réunies pour statuer sur son cas.

Intelligent, très intelligent même, l'homme raconte les faits avec un détachement cruel, cynique et presque machiavélique.

Derrière l'engrenage subtil, la méthodique préparation, c'est un esprit rationnel qui semble parler, décrire ou préciser.

Toute la beauté et l'ambiguïté de ce superbe et volontairement complexe texte de Leonid Andreiev est le cheminement de La pensée de Kerjentsev.

Il se considère comme supérieur, doté d'un esprit plus que brillant et retors.

Pourtant au fil de ses explications jaillissent les souffrances d'un homme rejeté et solitaire.

Ses pensées s'emberlificotent et transparait un cynique abject, un calculateur froid et manipulateur, un amoureux humilié, un écorché vif sensible à la plus infime réaction des autres, un mégalomane seul au monde, dans les méandres tortueux et torturés de ses réflexions.

Olivier Werner est Kerjentsev.

Purement et simplement magistral, l'acteur vit et fait vivre son personnage.

Tout n'est que finesse dans son jeu.

Le texte ardu et confus est maîtrisé de superbe façon. Chaque détail (jusqu'à la couleur des boutons de sa chemise), chaque inflexion de voix, chaque geste (un regard qui fuit, un tremblement involontaire, un cri de rage qui s'échappe) sont savamment travaillés pour semer le doute.

Sombre-t-il dans la folie ?

Était-il déjà en état de démence ?

Est-ce une manipulation supplémentaire ?

Fascinant, surprenant et intrigant.

Muriel Hublet

Le 18 février 2015



LES FEUX DE LA RAMPE / ROGER SIMONS

Théâtre, Cinéma, Concerts, Activités culturelles

LA PENSEE (THEATRE DE POCHE)

Olivier Werner : « La Pensée » est une nouvelle que j'ai abordé par la traduction. Celle dont j'avais connaissance conservaient un caractère littéraire, à mon sens incompatible avec l'oralité que je souhaitais donner à l'expression du personnage : celui du spectacle que je voulais faire...

LA PENSEE – LEONID ANDREIEV : 1871-1919)

AVRIL 1902

Le Docteur Ignatievitch Kerjentsev est le personnage principal de « La Pensée ».

Au moment où il prend la parole, il est interné dans un hôpital psychiatrique. Meurtrier de son meilleur ami, son statut juridique est encore indéterminé.

Depuis sa chambre d'hôpital, il écrit huit feuillets dans lesquels il prétend s'adresser aux experts médicaux chargés d'observer son état mental et de faire un rapport qui permettra de statuer sur son sort : l'asile ou la prison à vie.

Olivier Werner : Il est difficile de savoir si Leonid Andreiev était fou au moment de ses tentatives de suicide. Mais à travers La Pensée, comme écrivain, il s'est exposé à cette possibilité sans abnégation.

On peut lire, au départ de la pièce, ces inscriptions sur écran, envoyées par ordinateur :

LE 11 DECEMBRE 1900, LE DOCTEUR EN MEDECINE ANTON IGNATIEVITCH KERJENTSEV A COMMIS UN ASSASSINAT.

LES CIRCONSTANCES DU CRIME AINSI QUE CERTAINS FAITS QUI L'ONT PRECEDE NOUS ONT AMENES A SOUCONNER UNE ANORMALITE DANS LES CAPACITES MENTALES.

KERJENTSEV A ETE PLACE A L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE ELISABETH SOUS LA SURVEILLANCE SEVERE ET ATTENTIVE DE PSYCHIATRES EXPERIMENTES.

UN MOIS APRES LE DEBUT DES EXAMENS, VOICI LES EXPLICATIONS FOURNIES PAR KERJENTSEV LUI-MEME AU SUJET DE CE QUI S'EST PASSE.

CE DOCUMENT, AINSI QUE D'AUTRES OBTENUS PAR LES ENQUETEURS, A SERVI DE BASE A L'EXPERTISE JUDICIAIRE...

Olivier Wiener, comédien français, traducteur, adaptateur, metteur en scène et interprète, endosse le personnage avec une force stupéfiante : seul en scène, comme en cage, il déploie une partition subtile et foudroyante.

Un comédien d'une énergie extraordinaire, stupéfiante. Il se déplace sans cesse dans cette chambre prisonnière, il marche de long en large, regardant, d'un œil halluciné, ceux qui sont en train – dans son imaginaire – de le fixer. Il hurle à certains moments. C'est là que sa folie apparaît plus clairement.



Meurtrier de son meilleur ami , le docteur Kerjentsev , est interné dans un hôpital psychiatrique. Depuis sa chambre , il se livre à un examen méticuleux du fonctionnement de sa propre pensée. Il tente d'expliquer , à travers la rédaction de 8 feuillets , pourquoi et comment il a commis cet acte , non pour apaiser sa culpabilité mais pour identifier cette démence qu'il sent poindre. Du fond de sa cellule, sa folie lui apparaît comme une forme de lucidité extrême. Or, c'est cette introspection , cette auto-analyse vertigineuse qui va définitivement lui faire perdre la raison.

LA PENSEE- THEATRE DE POCHE

Une véritable performance d'acteur. Il tient son public en haleine pendant 95 minutes , aidé par un texte magnifique qui sonde le mécanisme de la pensée humaine , sa fragilité et ses porosités. Un texte sur la raison et la folie ! Véritable rencontre, rare, entre un acteur d'une puissance magistrale et un texte non moins rare.

Gilles Costaz : Difficile d'être plus saisissant. Un réussite à l'habileté invisible , un exploit qui n'a jamais l'apparence d'un tour de force, à mettre au crédit d'un artiste qui compte parmi les aventuriers d'un théâtre toujours renouvelé...

V.Hotte : Qui est fou ? L'interprète , le personnage...à moins que ce ne soit le spectateur...

LE PROCES

Pendant le procès, Kerjentsev était très calme. Il a conservé la même attitude dénuée de toute expression durant tous les débats. Avec indifférence et détachement , il a répondu aux questions qui lui étaient posées , en demandant parfois qu'on les lui répète. Le président a donné une instruction aux huissiers et le Kerjentsev- qui manifestement n'avait pas entendu – s'est levé , et a demandé d'une voix forte :

« Il faut sortir ? »

« Sortir où ? » , s'est étonné le président.

« Je ne sais pas. Vous avez dit quelque chose ?

Il y a eu des rires dans le public et le président a expliqué à Kerjentsev de quoi il retournait. Après le réquisitoire du procureur , le président s'est adressé à l'accusé qui avait refusé un avocat :

« Accusé ! Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Kerjentsev s'est levé, les yeux éteints , comme aveuglé, comme si la mort indifférente et muette les regardait depuis les orbites de son crâne, il a dévisagé les juges un par un, et puis le public. Et il a répondu : «RIEN».

Extrait de l'ouvrage « La Pensée » dans sa traduction et adaptation par Olivier Werner, avec la collaboration à la traduction de Galina Michkovitch. Vous trouverez cet ouvrage passionnant –qui reprend entièrement le texte de la pièce - à la réception du Théâtre et ce pour un prix des plus modestes. Cela vaut la peine de vous le procurer. C'est passionnant à lire tout comme ce spectacle est passionnant , unique !

Roger Simons

Le 19 février 2015

